

tion ; quand on lui a jeté du pain et donné des spectacles, on croit avoir fait pour lui tout ce qu'il est possible de faire. A lui le travail sans consolation, à lui toutes les peines sans le moindre soulagement, sans même l'espérance.

Et, s'il est esclave, s'il est par conséquent sans droits, son maître l'accable de travaux le jour, le tient enchaîné la nuit ; il n'a pas d'enfants, il n'a que des petits que le maître peut lui enlever à son gré. Sur un caprice de celui-ci, il sera battu de verges, condamné à mourir de faim, jeté en pâture aux poissons ; enfin, lorsqu'il sera vieux, incapable de rendre aucun service, sans aucune valeur vénale, on verra les maîtres les plus considérés de leurs concitoyens, ceux qui passent pour des hommes vertueux, on verra Caton le jeter dans une île du Tibre et le laisser là mourir comme un vil animal.

Le malade n'est pas plus heureux s'il est pauvre, car il n'y a personne qui se dévoue à le secourir, et si l'on aperçoit çà et là de rares établissements qui s'ouvrent pour le recevoir, il y est traité sans cette affection qui est le meilleur de tous les soins. D'ailleurs, combien sont peu nombreux ces asiles de la souffrance en comparaison de ceux qui souffrent !

L'ignorance, qui est une cause si puissante de faiblesse et de misère, ne trouve pas plus de secours : il y a des écoles pour les riches, il n'y en a pas pour les pauvres ; ceux-ci sont condamnés à rester éternellement dans leur état d'infériorité.

Quant au vice, il est en honneur, on l'exploite, on s'en sert, comment songerait-on à le combattre ? Il y a bien des philosophes qui pérorent admirablement sur la vertu, mais il y en a bien peu qui prêchent d'exemple, il n'y en a pas qui se dévouent à ramener à une meilleure conduite ces multitudes pour lesquelles il n'existe même plus de morale.

Aussi voit-on cette société si brillante en apparence, tomber en pourriture : plus de famille, plus de vertu, plus de respect ; on ne vit plus que pour le plaisir, et plus on court au plaisir, plus l'on devient cruel ; on ne comprend plus que les jouissances matérielles, et pour les goûter en paix, on se précipite dans la servitude. Cette civilisation, à laquelle ont abouti les deux peuples les plus policés, les mieux doués de l'antiquité, les Grecs et les Romains, n'est qu'un fruit agréable à l'œil, et qui n'est que pourriture au-dedans.

A BETHLÉEM.

Il est minuit.

Dans une grotte ouverte à tous les vents, près d'une humble bourgade, entre deux animaux qui la réchauffent faiblement de leur haleine, une femme est en prière. Près d'elle se tient debout un vieillard qui prie aussi, les regards tournés vers le ciel, et comme dans l'attente d'un événement extraordinaire.

Un vagissement se fait entendre : la femme, ravie en extase, reste agenouillée, et le vieillard recueille dans ses bras le petit enfant qui vient de naître.